Le Crime de la rue Châtelet

par Paul BERTNAY

M. Eugène se sentant écouté avec intérêt, reprenait peu à peu tous ses avantages.

— Mais, continuait-il, ça m'intriguait de voir, il y a trois ans, qu'il partait tous les jours, en prenant ses clefs qui étaient dans un vide-poche, sur la cheminée, après avoir fait sa toilette des pieds à la tête ; et un jour je lui suivi pour savoir où il allait. Je l'ai vu entrer au 22 bis. Alors j'ai fait le trut qui réussit toujours. Je suis entré après lui et j'ai dit au concierge : Voilà un mouchoir que ce monsieur vient de laisser tomber. Donnez, qu'il me dit. Non, que je lui réponds, je n'aurais pas mon étrenne ça vaut bien la peine de monter. Alors, il me répond : Mme Aubry, au second, porte à gauche. Vous comprenez, monsieur le juge, je fais semblant d'y aller, je redescends un moment après... J'ai vingt ronds, que je dis au concierge, alleuse les boire au Suédois. Le Suédois, c'est le café qui est en bas. Nous voilà au Suédois, on cause, on boit, le pipelet me raconte que M. Paul vient depuis plus d'un an, qu'il s'appelle Albert Delmas... et alors... un jour que monsieur était dans le Midi... J'y suis allé voir.

— Il avait donc oublié de fermer ses clefs ?

Ici, monsieur Eugène eut une visible hésitation, mais M. Guyon d'Arsac était trop intéressé à son récit pour prendre garde à ce détail. D'ailleurs le cocher s'était aussitôt remis.

— Oui, monsieur le juge, il avait laissé traîné la clef. Alors, je l'ai prise et j'ai pu facilement entrer le bas. C'est un petit salon bleu et jaune, très bien organisé.

— Et vous n'y êtes pas retourné ?

— Jamais, monsieur le juge, se hâta de répondre M. Eugène.

— Comment est votre maître ?

— Grand, brun, joli garçon, l'air doux, mais je vous prie de croire qu'il n'en a que l'air. Il est colère, brutal avec les hommes et avec les bêtes. Si on n'avait pas sa dignité, il y a des jours qu'il nous battrait comme son cheval.

— Ah ! il est violent — notez bien cela, Bertrand, — et où étiez-vous le premier septembre ?

— A Chasselay, chez le père de M. Paul.

— Et lui aussi ?

— Oh ! non, monsieur le juge, sans ça je n'aurais pas été si tourmenté. Mais monsieur n'était pas à la maison en ce moment. Soi-disant, il passait la fin de l'été au Château de Larnage, chez le baron Arrighi, dont on dit qu'il va épouser la fille ?

— Et maintenant où est-il ?

— Il doit être encore à Larnage.

— Où est situé ce château ?

— Tout près de Villefranche, sur les bords de la Saône.

— Les communications sont faciles avec Lyon ?

— Il faut vingt minutes pour aller à la gare et il y a des trains toute la journée.

— Comment vit votre maître ?

— Oh ! vous savez, monsieur le juge, comme les jeunes gens riches et désœuvrés. Il rentre tard de son cercle, il se lève à dix heures, il mange dehors, il n'est chez lui que pour faire sa toilette et attendre des visites.

— Il en reçoit beaucoup ?

— Pas mal.

— Et les femmes ?

— C'est intermittent, monsieur le juge. Il en vient quelquefois à la maison. Celles-là, c'est plutôt des cocottes. Alors mon maître prend des frénésies de noces à tout casser. D'autrefois, il fiche tout à la porte et, comme nous disons avec la ferme de charge, il va en ville. C'est alors que la maison de la rue Childebert travaillait fort...

— Vous connaissez la fille Manette Brassin ?

— Oui, monsieur le juge.

— Votre maître la connaissait ?

— Oui, monsieur le juge.

— Comment le savez-vous ?

— Elle est venue plusieurs fois à la maison.

— Pouvez-vous préciser à quelle époque ?

— Ma foi, je suis sûr de l'y avoir vue au printemps, quand, mon maître revenait de Nice.

— Dans quels termes étaient-ils ?

— Ils se tutoyaient.

— Connaissez-vous ce couteau japonais ?

— Non, monsieur le juge.

— Et cette canne ?

— C'est une canne à monsieur. Il l'a achetée quand il était dans le Midi.

— C'est bien. Rendez-vous à votre service. Je vous invite, jusqu'à demain, à ne parler à âme qui vive de votre interrogatoire et je vous ferai citer quand j'aurai besoin de vous. Allez, mon ami.

M. Eugène s'en alla donc triomphant. En sortant, il retrouva ses deux gendarmes et comme il était bon prince, il ne leur garda pas rancune :

— Vous voyez qu'on en revient quelquefois. Allons-nous en vite, qu'on doit me croire perdu chez M. Paircin.

Ils remontèrent en voiture et, chemin faisant, on pense si M. Eugène, oublieux des recommandations du juge d'instruction, raconta son aventure aux gendarmes ébahis.

Le lendemain, d'ailleurs, — on ne sait pas comment se propagent les nouvelles, tout Chasselay savait que M. Paul du Castel était l'assassin de la fille Brassin et la nouvelle aussitôt arrivait aux oreilles de Madame Paircin.

— C'est de la folie ! s'écriait-elle, éperdue, en courant prévenir son mari.

M. Paircin brisa une chaise qui était à sa portée et, d'une voix tonnante :

— Quel est le grédin qui propage de pareilles calomnies ?...

— C'est Eugène qui sort, dit-on, de chez le juge d'instruction...

— Où est ce misérable ?...

Le misérable était là, qui se contenta d'ajouter :

— Ce n'est pas contre moi qu'il faut vous emporter et ça n'est pas de ma faute !...

— Réponds, réponds ! criait M. Paircin, en le prenant au collet, que sais-tu, qu'as-tu dit au juge ?

— J'ai dit, répondait M. Eugène à moitié étouffé, que c'est M. Paul qui était le locataire de la rue Childebert... j'ai dit qu'il avait pris un faux nom... C'est la vérité... Je n'ai rien dit de plus...

Lui !... un faux nom !... soupçonné d'un crime affreux... Son fils.... C'était impossible.

— Je vais éclaircir cela... pas plus tard que tout de suite... et si tu as imprudemment menti, coquin... tu ne pèseras que de ma main...

— Il ne faudrait cependant pas prendre l'habitude d'assassiner tout le monde, répliqua M. Eugène d'un air sévère.

M. Paircin du Castel s'arrêta comme s'il eut reçu un choc en pleine poitrine. Puis, tout à coup, sans mot dire, il tira sa montre, regarda l'heure et fila à grandes enjambées du côté de la gare.

Justement un train arrivait, qui correspondait avec Villefranche. Il prit son billet et monta en voiture.

Dans une heure, il saurait à quoi s'en tenir.

XI

Sur les bords de la Saône, en arrivant à la hauteur de Villefranche, le château de Larnage étage ses vieilles terrasses de pierre et sa construction Louis XIII.

Cette maison seigneuriale est depuis l'Empire la propriété des barons Arrighi. Un général de cavalerie, soldat de fortune, enrichi par les dotation de Napoléon 1er, l'achetée avec les terres et les bois qui l'entourent et c'est là qu'il a pris sa glorieuse retraite.

Entre deux victoires, le général baron Arrighi avait gratifié madame la générale d'un poupon joufflu. On lui avait appris à lire dans les fastes de la grande armée. Dès qu'il avait eu sa première culotte, on l'avait campé sur un cheval, et à vingt ans, après qu'il eut échoué à l'école militaire, on l'avait engagé dans un régiment de cuirassiers dont il était un des plus beaux cavaliers.

C'est alors que mourut le général, suivi de près dans la tombe, par la baronne Arrighi. Leur fils restait seul au monde, maître porteur d'un nom sonore, protégé par les compagnons d'armes de son père, ce jeune homme avait rapidement gagné ses galons et sa première épaulette. Dès lors, il avait le pied à l'étrier et il ne lui restait plus qu'à attendre les bienfaits de la loi d'avancement.

En 1852, lieutenant au 10e dragons, il s'était hautement déclaré partisan de Bonaparte, et son grade de capitaine lui était arrivé aussitôt en récompense de son attitude empressée. La guerre de Crimée l'avait fait commandant, la guerre d'Italie, où il se montra superbe soldat lui valut les galons de colonel.

Mais il arrivait déjà à la cinquantaine et il savait qu'il avait son bâton de maréchal. L'empereur avait dit de lui : Arrighi est à la place qu'il mérite. Lui donner davantage, ce serait lui rendre un mauvais service.

Le propos avait été répété au colonel et aussitôt il n'avait plus songé qu'à organiser sa vieillesse dans une agréable retraite.

Il était peu instruit, — jamais il n'avait travaillé, — il ne comprenait rien de plus beau que le principe d'autorité absolue, il avait été un assez médiocre colonel, peu obéi de ceux qu'il s'imaginait faire trembler avec sa grosse voix, sa grande taille, et ses formidables moustaches. Au demeurant, c'était un courageux soldat, et un bon homme, très faible, très naïf, le cœur sur la main, — un roseau peint en fer.

Il aimait le grand château de Larnage, où il avait passé sa première enfance, où il était si souvent venu se reposer pendant sa carrière de soldat, où son père et sa mère avaient fini leurs jours, où il espérait bientôt mourir aussi, — le plus tard possible.

(A suivre.)

BAPTÊME DELESPAUL-HAVEZ

UNIVERSELLEMENT LE MEILLEUR

PAR SA QUALITÉ ET SA FRAICHEUR

98, rue Nationale, Lille 8252

ANNONCES LÉGALES

CESSION

M. Hector SCALBERT, demeurant rue du Hure, 13, à Tourcoing, déclare céder pour le 1er août 1910, à Mlle Jeanne Legrand, demeurant rue de Roubaix, 47, Tourcoing, son matériel et accessoires de marchand de pommes de terre frites, pour la somme de cent francs.

2j.1115

TRIBUNAL DE COMMERCE DE ROUBAIX

Les créanciers de Défour Lucien, rue de la Gare, à Croix, sont invités à se réunir le Lundi 18 Juillet 1910, à 11 heures du matin, au Tribunal de Commerce de Roubaix, pour la vérification de leurs créances. Ceux qui n'ont pas encore effectué la remise de leurs titres et bordereaux de créances sont invités à les déposer dans le délai de quinzaine, au greffe du Tribunal de Commerce de Roubaix ou dans les mains du liquidateur. 2091

TRIBUNAL DE COMMERCE DE ROUBAIX

Les créanciers de Fastenackels Jean, horloger, 189, rue de Tourcoing, à Wattrelos, qui n'ont pas encore produit leurs titres de créances, sont invités à les remettre sans délai à ses mains du greffier du Tribunal de Commerce de Roubaix.

Ils sont en outre prévenus qu'une dernière assemblée pour la vérification de leurs créances aura lieu le Lundi 18 Juillet 1910, à 11 heures ½ du matin, au Tribunal de Commerce de Roubaix. 2092

IMMEUBLES A LOUER

L'OFFICE DES PROPRIÉTAIRES
20e année
S'occupe de toutes Locations d'immeubles
108, rue Solférino, Lille 4022

VENTES DIVERSES

A VENDRE
Locomobile sur roues
S'adresser à M. CABY-DuFONTAINE, Mortagne-du-Nord. n o.8258

CESSIONS

A VENDRE
par suite de décès
Commerce de Charbons
chef-lieu de canton, près de Lille, bénéfices annuels 8.000 fr., prix à débattre, conditions avantageuses. S'adresser au Bureau du journal.

LES AFFICHES les mieux faites, le meilleur marché, sont imprimées au *Progrès du Nord*, rue de Béthune, 27, à Lille.

OFFRES ET DEMANDES d'Emplois

APPRENTIS sont demandés à l'IMPRIMERIE du PROGRES DU NORD, 27, rue de Béthune, Lille.

La Compagnie Singer rue des Fosses 32, demande un EMPLOYÉ. Fixe et commission. S'y adresser de 8 à 9 heures, avec de très bonnes références. 4j8282

MONSIEUR 27 ans, bien au courant des affaires et de l'organisation ; connaissant machine à écrire et correspondance commerciale ou administrative, recherche poste de confiance dans maison sérieuse. Réponse au journal aux lettres F. D. P. n.o.8219

Contremaître menuisier BON CONTREMAITRE MENUISIER est demandé chez M. E. OUTRIFON, 166, faubourg d'Arras, Béthune. Ecrire ou se présenter. 3j8276

LEÇONS de Piano et Mandoline. — Prix modéré. — S'adresser rue de Cambrai, 140, à Lille. 2140

AVIS DIVERS

RENSEIGNEMENTS sur familles, surveillance, etc. OFFICE DES RECHERCHES 120, rue des Postes, Lille no.4064

PRÊT s. sign. 3 0/0 remb. 10 ans. Rien d'avance. ALEXANDRE, 17, Fg. Montmartre, Paris. no.8271

Nous recommandons à nos Lecteurs
L'HOTEL OCÉANIQUE
17, rue de la Pépinière
PARIS
Albert LHERBIER, propre
CHAUFFAGE CENTRAL
Ascenseur, électricité, bains
TÉLÉPHONE 127-52
Adresse télégraphique : OCÉANOT-PARIS 4058

CAPITAUX pour commerce et industrie, sur hypothèques, mises-propriétés, usufruits, loyers et toutes garanties sérieuses. BANK OFFICE, 35, boulevard Magenta, Paris. n.o.3088

Agence Spéciale de Recherches
9, rue Saint-Jacques, Lille
Renseignements confidentiels, enquêtes pour mariages, divorces, séparations, etc.
Pour toutes affaires intimes, sérieuses, missions de confiance, s'adresser à l'Agence. 4055

SAGE-FEMME de 1re CLASSE
La Maison d'accouchement de MADAME GAUQUIÉ 35, boulev. Bigo-Danel, Lille (tramways H. A. R. P. F.) prend pensionnaire à toute époque, place et adopte enfants. Maison sérieuse et de confiance, la plus réputée de la région du Nord de la France. Consultations tous les jours, de 9 h. à 6 h. Chambres particulières d'un confort moderne, salle de bains. Situation exceptionnelle. Jardin. Vie de famille. Discrétion d'honneur. Maison recommandée par le Corps Médical. 4017

VOLAILLES POUR LA PONTE
Maison J. MARCHAL
MELREUX (Belgique)
Prix sans concurrence
POULETTES, DINDONNES LES MEILLEURES PONDEUSES
Renseignements et catalogue gratuits sur demande. 4049

TROUBLES PÉRIODIQUES MESDAMES Vous vous débarrasserez toujours des Règles douloureuses et irrégulières, irrégularités des époques, ses suites et maux qui en résultent, PÉRIO-SPÉCIFIQUE K1... danger. Vous serez guérie en quelques jours sans le moindre danger. Vous serez guérie en quelques jours sans douleurs ni ennuis. Exigez absolument le véritable Pério-Spécifique K1 ; ne pas accepter d'imitations dangereuses. Exiger aussi brochure explicative et renseignements contre remise de mandat 5 fr., adressé à M. CATTET, Pharmacien, à Valence, 6 Gd-Mail. (Drôme). 4016

Compagnie Continentale du Gaz, 1, rue Thiers
E. DELEBECQUE et Cie, 61, boulevard Montebello, LILLE
SOCIÉTÉ DU GAZ DE WAZEMMES
COKES & CHARBONS
PRIX-COURANT

COKES	Tout-Venant	1 f. 20 l'hect.
	Numéro 1	1 f. 50 »
	Numéro 0	1 f. 50 »
	Grésillon	1 f. 00 »
	Poussier de coke	0 f. 65 »

N.-B. — Les prix ci-dessus comprennent la mise en cave
LES VENTES SE FONT STRICTEMENT AU COMPTANT
De fortes remises sont faites aux industriels.
Adresser les Commandes : 1, rue Thiers, pour la Cie Continentale ; ou 61, Bd Montebello, pour la Société du Gaz de Wazemmes. 8144

DÉMÉNAGEMENTS
Pour la France et l'Etranger
Par Wagons, Voitures et Cadres capitonnés
DORCHI 38, Boulevard Beaurepaire, 38 ROUBAIX
Gardes-Meubles, Voitures Salon
PRIX et DEVIS sur DEMANDE 62

CHAMPAGNE MARGUERITE CHRISTOPHE REIMS
Envoi franco à partir de 6 bouteilles
4047

BREVETS
Renseignements gratuits
Office des Inventions DUVINAGE-BRUXELLES 4020

PRÊT argent sur signature. Long terme. Discrétion Société Industrielle, 63, rue Lafayette Paris (30e année) 8275

CONSEILS D'HYGIÈNE et précieux renseignements indispensables à toutes les familles sont renfermés dans le nouveau catalogue que La Pharmacie Normale de Roubaix 103, RUE DE LANNOY envoie gratuitement à demande

Vve MAQUET
LILLE 9 et 11, rue de la Grande-Chausée LILLE
A SOLDER AU DÉTAIL
CHAPEAUX
CHARLOTTES
CAPELINES
BÉGUINS
ROBES BLANCHES et ROBES COULEURS
Tabliers Dames et Enfants 4090

Cycles E. P. L.
12 francs par MOIS.
Demander Catalogue B, rue Solférino, 149 (face au Théâtre) LILLE no.4066

MESDAMES pour douleurs, troubles, irrégularités ou retard des époques qui vous inquiètent, envoi discret du RÈGLOGÈNE LACROIX, contre 10 fr. mandat ou remb. à G. LACROIX, Pharmacien-Spécialiste, 83, rue Jacquemars-Giélée, à Lille, *et dans toutes Pharmacies.* n.o.8068

LE BON GÉNIE
4, Rue du Vieux-Marché-aux-Moutons, LILLE
Vend de tout à Crédit
à partir de UN franc par semaine ou QUATRE francs par mois
BICYCLETTES, VÊTEMENTS, MOBILIERS, MACHINES A COUDRE
CONDITIONS DE FAVEUR AUX FONCTIONNAIRES
Expéditions, Emballages, Échantillons, Catalogues franco
Magasins à CALAIS, DUNKERQUE et SAINT-QUENTIN 8242

Pour un Bon BANDAGE une CEINTURE VENTRIÈRE FORTE
des Appareils orthopédiques agissant VRAIMENT
C.-J. VIVIEZ, FABRICANT
60, Rue Esquermoise, 60
LILLE
TÉLÉPHONE 1364
Catalogue 360 gravures (in-8°), envoi franco
Contre 0 fr. 50 une planche de gravures permettant de reconnaître soi-même son genre de hernie. 8250

Les Millions d'Outre-Mer

par Pierre SALES

— Timagines-tu donc que c'est à toi que s'applique ce mot ?... C'est pour t'expliquer, seulement à quel point je suis à lui, à quel point je suis pour toi... en tout, et toujours, et je n'y ai aucun mérite ; je suis la mère... Ce que tu as fait ce soir... ou du moins ce que tu as essayé de faire, je le désapprouve de toute mon âme... et pourtant, j'avais fermé les yeux, « s'il s'était agi d'une autre que Raymonde... » Mais cela, voistu ?... cela n'était pas possible... ou alors, alors... c'est moi qui aurais été une misérable !

Et, se retournant, dans un mouvement de magnifique dignité, vers son mari :

— Vous m'avez toujours pris, tous les deux, pour une sotte... une pauvre aveugle... et, parfois, votre exemple était si entraînant que ma fille elle-même me parlait avec votre ton... et j'ai pourtant bonne et juste... la même énergie ! Mais le Cendrier de votre souffre-douleur a tous, si vous ne voulez pas, vous déplaisant, soit chez lui, soit au dehors. Vous me considérez tous les deux comme si peu de chose que, souvent, vous ne prenez même pas la peine de vous cacher de moi... C'est ainsi que j'ai découvert vos secrets à tous les deux. Le tien, mon pauvre enfant, il n'y a pas longtemps... et ce n'est même que cette nuit qu'il m'est apparu avec certitude... Mais le tien, Mathieu, je le connais presque depuis qu'il existe !..

Son mari eut, alors, un vague geste de protestation ; mais la voix de Simone éclatait, encore plus haletante :

— Ah ! je t'en prie, plus de mensonge, ici ! Il faut que cet enfant sache... J'aurais eu le courage de garder ce que je sais, moi, jusqu'à ma mort... si cette affreuse complication ne s'était présentée tout à coup que Fernand aime Raymonde. Je ne voyais en vous, mon pauvre petit, que de bons petits amis, des camarades d'enfance... et, si je n'aime pas beaucoup le caractère de Raymonde, si je désapprouve tout l'orgueil que sa mère a mis en elle, l'éducation qu'on lui a donnée, j'appréciais la grande affection qu'elle avait pour toi... Je n'avais pas d'objections à ce qu'elle fût ton amie, et à ce qu'elle fût l'amie de ma fille, quoique j'eusse le droit de la détester... Mais les enfants ne sont pas comptables des péchés de leurs parents !.. Et c'est déjà bien assez que la fatalité leur fasse trop souvent payer le mal que d'autres ont fait. Tu ne me reproches plus, mon Fernand, de l'avoir espionné cette nuit, quand je l'aurai tout dit... J'ai deviné que tu te battais... J'ai deviné que c'était toi, ce jeune homme dont parlaient les journaux...

— Mais... maman !

Elle lui imposa silence à lui aussi, avec la même énergie :

— Oh, mon fils, pas une parole qui ne soit l'absolue vérité, en ce moment !... Tu as eu une querelle... Tu le bats, l'on souffre affreusement... mais je serai avec toi, sur le terrain ; et cette lucidité de notre mère dans tous les deux, pour que tu te défendes bien... Tu vois que je ne suis pas une mère aussi méprisable que tu te l'imagines... Ainsi, tu as pu douter de l'amour, de la sincérité de ta tienne ?... Et moi qui, il y a quelques instants, étais si terriblement jalouse parce que, au moment où tu vas risquer ta vie, tu ne songeais qu'à l'amour !.. C'est en moi que tu aurais dû te réconforter, puisque tu n'as pas encore de femme. Et c'était à une autre que tu allais porter ta tendresse à ce moment, demander ton courage pour ce combat ! Je l'ai bien compris, va... C'est pour cela que j'ai voulu savoir près de qui tu courais... Et quelle terreur... quand un simple détail de la toilette m'a fait comprendre que tu ne quittais pas la maison !... Chez qui allais-tu donc ?...

« Et tu allais chez Raymonde... Raymonde! la seule jeune fille sur qui les yeux de jeune homme ne doivent jamais se porter !... Et alors, affolée, j'ai voulu empêcher cela... à tout prix... même en te dénoncant... Car c'est moi qui l'ai dénoncé à son père... comme c'est moi qui ai réussi à te sauver de sa colère en l'avertissant par cette furieuse sonnerie... J'avais accompli mon devoir d'honnête femme... Mais j'étais mère... Et Dieu merci ! tu m'es rendu... sans qu'il t'ait été fait aucun mal !... et je te demande bien pardon, mon fils, de l'avoir causé tant de chagrin...

En prononçant ces mots, elle se mettait à sangloter ; son énergie l'abandonnait un peu. Et elle manqua de courage quand son fils, d'une voix desséchée, interrogea :

— Et après, maman ?... Après ?... Ce n'est pas tout ce que tu avais à me dire ?... Ray-monde est la seule jeune fille que je ne puisse aimer ?... Pourquoi ?... Parle ! parle bien complètement... Tu as dit toi-même qu'il ne fallait pas mentir en ce moment... et c'est presque mentir que de ne pas dire la vérité tout entière... Il faut que j'entende tout, que je sache tout... Je ne puis briser les espérances de ma vie sur une simple allusion... Tu dois me révéler le secret tout entier !

— Oh mon enfant, tu m'as certainement comprise...

— Non !... Non, maman... pas tant que tu ne m'as pas tout dit exactement...

— Eh bien... Eh bien... n'exige pas cela de moi... Ce n'est pas à moi de tout dire !...

Sa bonté et sa douceur se refusaient à accuser si catégoriquement elle-même.

Et, se retournant, presque suppliante, à présent vers son mari, elle bégaya :

— Mais parle-lui... parle-lui donc, toi !...

Un grand sanglot secoua alors Fernand.

Pouvait-il en demander davantage ?... Et il se sentit affreusement malheureux, malheureux pour la vie, souffrant aussi bien, sincèrement, de la douleur de ses parents, quand son père vint à lui, tout grelottant de fièvre, la voix pleine de larmes, et murmura, à son tour :

— Pardonne-moi, mon pauvre petit... Si tu savais combien je souffre... moi, qui ne vaux sans doute pas mieux que les autres hommes vis-à-vis des hommes... moi qui ai pu commettre des folies, comme tant d'autres... mais qui aurais voulu être un père parfait pour toi... et ne jamais te donner que du bonheur !...

Et il voulut relever son fils et l'étreindre, en le séparant de sa mère, comme s'il était à lui seul.

Mais Fernand se raidissait et prononçait presque froidement ces paroles :

— Un fils n'a pas à juger son père... Tout au plus aurais-je le droit de le dire que, quand un garçon comme moi devient un homme, il ne devrait pas y avoir de secrets pour lui de la part de ses parents...

C'était son égoïsme qui reprenait le dessus.

— On aurait pu m'éviter une aussi effroyable déception... un aussi profond chagrin... dont je serai bien longtemps à me consoler...

Sa mère essaya, à son tour, de s'emparer de lui ; mais il la repoussait aussi, avec douceur, du reste. Et :

— Puisque tu sais que je me bats dans quelques heures, maman, tu ne m'en voudras pas d'écarter toute émotion inutile ?...

Il la baisa respectueusement au front, tendit la main à son père, sans le regarder. Et, tandis qu'il les reconduisait à la porte de sa chambre, il affectait d'être bien maître de lui et leur sourit même, sur le seuil, d'une façon presque dégagée.

Mais à peine était-il seul qu'il se jetait sur son joli divan, en proie à une crise terrible de fureur, de larmes et de désespoir, poncluant par ce cri qui lui revenait sans cesse :

— Ah !... les parents... les parents...

Qu'avait-il donc fait de mal, lui, pour être ainsi frappé ?... Ne leur avait-il pas donné, toujours, toute satisfaction ?... Ne s'était-il pas toujours conduit, vis-à-vis de ses camarades, avec la gentillesse courante ?... N'était-il pas obligeant ? Et généreux devant les infortunes ?... Avait-il jamais commis quelque vilaine faute ?... Certes, il ne se pensait pas en héros et n'avait nulle intention de se dévouer au bien de l'humanité ; mais il était bien semblable à tous ces jeunes gens, qui cherchent leur bonheur à travers toutes les difficultés de ce monde.

Il avait toujours travaillé ; et, s'il était un mondain, il était un homme instruit, très capable de diriger une grande fortune comme celle de Raymonde, à laquelle se serait ajoutée la sienne, fort honorable aussi. Dès son enfance, il avait formé le plan de sa vie ; et, s'il ne s'en était pas fié à ses parents, c'est que sa jeune expérience lui avait déjà appris que les parents veulent toujours le contraire de ce que désirent les enfants et que, lorsqu'on a une grande ambition, il faut la réaliser par soi-même et mettre sa famille en face de faits à peu près accomplis.

Il avait examiné toutes les objections, s'attendant bien à de l'opposition de la part de Guillaume Lureau, qui ne le trouvait pas assez occupé, comme de sa mère à lui, qui avait toujours eu un instinctif sentiment de méfiance en face de Raymonde...

Mais pouvait-il supporter une semblable complication ?

— Mon père... l'amant de madame Lureau... et le père de Raymonde !... Et, par la faute de ces deux-là, me voilà en face d'un obstacle insurmontable... Et j'ai perdu toute mon existence, jusqu'ici, pour attendre un but sur lequel je n'aurais jamais dû même fixer les yeux... Mon père et madame Lureau...

Il se prenait le front dans sa main crispée, se couvrant les yeux comme pour mieux voir dans le passé... Était-il possible qu'une chose pareille eût échappé à sa perspicacité ?...

Il avait bien eu des soupçons, lui, d'une liaison de cette très jolie et toujours si sédoisante femme... mais pas avec son père !...

Était-ce donc pour détourner les soupçons de son mari, que la mère de Raymonde entretenait une autre amitié... presque clandestine,

(A suivre.)